

I. : Seuls les espagnols reçoivent ces lettres et rapports ?

J.P. P. : Non, je me suis mis à en recevoir aussi, à partir de 1991.

I. : Vous parliez d'événements...

J.P. P. : En 1988, les espagnols m'ont appelé. Ils disaient avoir reçu une lettre et des appels téléphoniques, où leurs mystérieux correspondants demandaient que nous venions à Madrid à une date précise, Jean-Jacques Pastor et moi. Pastor, bilingue, avait traduit pour moi les milliers de pages de textes reçus depuis 1967. Nous nous sommes donc rendus à Madrid. Je me rappelle que c'était le jour de l'anniversaire de la mort de Franco. Nous avons été logés dans un hôtel de luxe, l'hôtel Sandvdy, où devait se tenir une réunion avec des contactés espagnols.

I. : Alors, que s'est-il passé ?

J.P. P. : La réunion ne devait se tenir que le surlendemain. Les espagnols nous ont demandé d'attendre dans notre chambre d'hôtel. Ce que nous avons fait. Il y a d'abord eu un fait qui semblait insignifiant, mais qui m'avait intrigué. J'avais, à l'époque, un blouson de daim marron, tout neuf. J'ai trouvé sur mon revers, une gouttelette de ce qui ressemblait à de la laque de couleur ivoire. J'ai essayé de l'enlever avec les ongles, mais sans succès. Elle était incrustée dans la peau. Je me suis dit «*j'ai dû passer sous un échafaudage, prendre une goutte de peinture. Inutile de faire un trou. Quand je serai rentré chez moi, je n'aurai qu'à l'écraser avec des pinces, et elle tombera en poussière...*». Ça, c'est un fait dont je suis absolument sûr. Le lendemain, il y a eu une réunion à l'hôtel, à laquelle assistaient une trentaine de personnes.

I. : Qu'y a-t-il eu d'autre ?

J.P. P. : Il y avait les contactés principaux. Rafael Fariols, Dominguez, Barranechea et le docteur Aguire. Ils ont lu des textes que leurs correspondants, les Ummites, leur avaient envoyés. Il y a eu ensuite une réunion plus intimiste, menée par Jordan Peña, dans les salons de l'hôtel. Il y avait de nombreuses tables disponibles, mais Peña avait insisté pour que la réunion ait lieu à un endroit et non un autre, et que Pastor et moi soyons assis à des places bien précises. Cela m'avait surpris. Pastor avait posé son chapeau sur une table, entre nous deux. Soudain, au cours des discussions, j'avais vu Pastor prendre un air bizarre et... tourner son chapeau, sur la table, de 80°. Or, je sais que ce n'est pas un maniaque... Tourner ce chapeau n'avait... aucun intérêt, aucun sens.

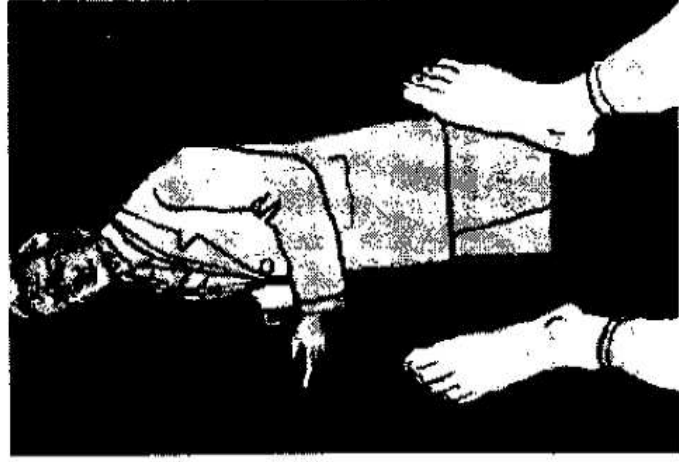
I. : Qu'y a-t-il eu d'autre ?

J.P. P. : Cette même nuit, nous dormions dans la même chambre, Pastor et moi, dans deux lits côte à côte. Je me souviens que l'air conditionné ne marchait pas et que nous avions dû garder la fenêtre ouverte. Soudain, en pleine nuit (*mais là commence mon propre témoignage, que j'ai qualifié de «souvenir ou rêve»*), je me suis réveillé. Je n'avais plus aucun tonus musculaire et mon corps était devenu comme du caoutchouc. J'ai entendu du bruit, derrière la porte et vu de la lumière de l'autre côté. Puis, tout a été très vite. Des gens sont entrés dans l'obscurité, m'ont prestement saisi et m'ont assis sur mon lit, en me tenant, sinon je me serais effondré... Je ne distinguais que des formes dans l'obscurité. Alors, on m'a braqué une espèce de lampe devant les yeux et je n'ai vu... que du bleu. Je ne voyais plus qu'une immensité de couleur

la nuit à
l'hôtel Sandvdy
Madrid 1989



impression de froid glacial sur la nuque. La pièce était très faiblement éclairée. J'ai vu un individu au bout de mon lit.



I. : Un humanoïde ?

J.P. P. : Non, un homme de forte corpulence, blond, qui me paraissait avoir une cinquantaine d'années. Plus de 1m80. Je ne pouvais pas faire un geste, tourner la tête ou même bouger les yeux. Je ne voyais que ce que j'avais devant moi. J'ai pensé à Pastor, mais je ne pouvais pas bouger pour le prévenir, ni faire quoi que ce soit. L'homme avait un complet croisé bleu marine et tenait dans ses mains un objet que je n'ai pas pu identifier. Il s'est aperçu que je reprenais conscience et a alors fait un signe de la tête à quelqu'un qui devait se tenir à côté de moi. Je suis alors redevenu inconscient, comme quelqu'un à qui on injecte du penthotal.

I. : Et le lendemain matin ?

J.P. P. : Dès que je me suis réveillé, je me suis tourné vers Pastor, qui avait terriblement mal à la tête, ce qui ne lui arrive jamais. Je lui ai raconté ce que j'avais vu, ou cru voir pendant la nuit, et je lui ai parlé de cette espèce de goutte de laque, sur le revers de mon blouson. «*C'est curieux, m'a répondu Pastor, j'ai eu la même sur mon chapeau, sur le galon, juste dans l'axe de vision. Elle était ronde également et faisait deux millimètres d'épaisseur. J'ai essayé de l'enlever, sans succès. Elle faisait 5 ou 6 millimètres de diamètre et était de la même couleur que la tienne (qui était plus petite : 3 mm de diamètre, avec 1,5 mm à 2 mm d'épaisseur)*». Mais les deux objets avaient disparu comme par enchantement, sur mon blouson et sur son chapeau...

I. : Et alors, qu'avez-vous fait ?

J.P. P. : Rien. Qu'aurions-nous pu faire ? Mais en me réveillant j'avais le canal urétral irrité, comme quelqu'un à qui on aurait fait une intubation. A l'époque, je ne connaissais strictement rien du phénomène des abductions, qui fait couler tellement d'encre aux États-Unis depuis des années.

I. : Et ça s'est arrêté là ?

J.P. P. : Il s'est passé autre chose, cette fois dans ma maison, près d'Aix, très peu de temps après cette histoire de l'hôtel de Madrid. J'en parle parce que vous verrez que cette histoire-là a eu des suites, cet été. J'ai fait une «*lourde sieste*», un après-midi. Puis, en allant à la salle de bains, j'ai vu que j'avais une cicatrice fraîche sur le ventre, à 6 ou 7 centimètres à gauche du nombril, à même hauteur. Elle était accompagnée de deux hématomes, en demi-lune. Je n'ai trouvé aucune trace de sang sur ma chemise. Je me suis demandé si je m'étais cogné quelque part, ou éraflé. Mais l'hématome, très net, m'intriguait. C'est ce qu'on aurait obtenu en pressant un tube creux, de 3 cm de diamètre, sur le ventre.



I. : Pour arrêter le sang ?

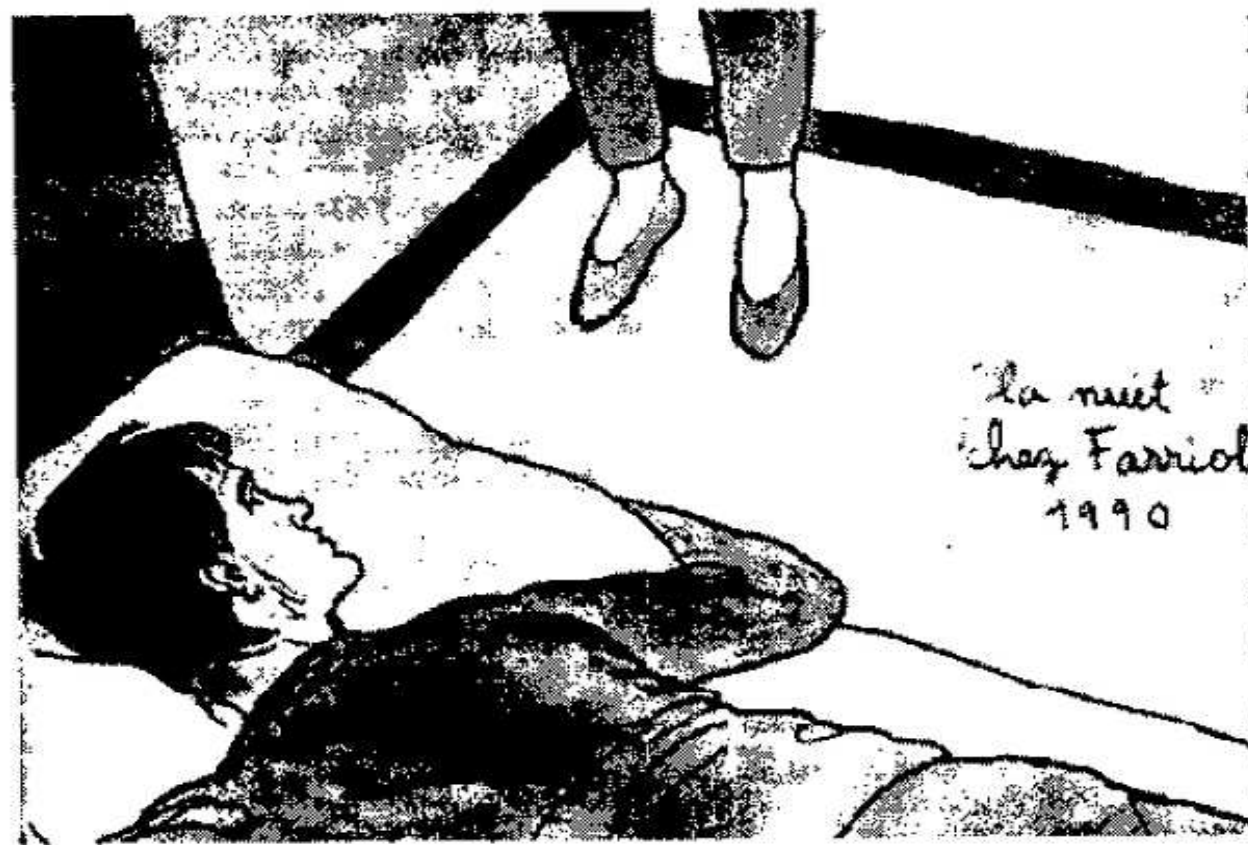
J.P. P. : J'y ai pensé. La cicatrice était très nette, mais parfaitement rectiligne et horizontale. Elle était fraîche, c'est-à-dire qu'on voyait le sang coagulé.

I. : Et là encore, qu'avez-vous fait ?

trace est encore très nette maintenant. Je l'ai montrée quand les hématomes avaient disparu, à un ami chirurgien, qui l'a palpée et qui m'a dit que les plans profonds avaient été entaillés, que ça n'était pas superficiel...

I. : Une éraflure superficielle n'aurait jamais donné une telle cicatrice ?

J.P. P. : Non, elle se serait estompée assez vite. Mais cette cicatrice a évolué comme celle qu'on obtient en entaillant au bistouri.



*La nuit
chez Farriol
1990*

I. : Il y a eu d'autres histoires de ce style ?

J.P. P. : En juillet 1990, je suis retourné en Espagne, au domicile de Rafael Farriols, avec ma femme. Une nuit, j'ai été réveillé subitement. Même impression : absence totale de tonus musculaire. La pièce était encore faiblement éclairée. Je dors le plus souvent comme indiqué sur le dessin. Ce que j'ai vu, ce sont deux pieds, à côté du lit. Ces pieds étaient chaussés par des espèces de ballerines bleu nuit, avec un collant de même couleur. Mais

ce que je n'ai jamais dit dans mes livres (*je dirais que je n'ai pas osé le dire*), c'est que ces deux pieds correspondaient à une pointure d'enfant. J'étais parfaitement conscient, mais incapable de faire un mouvement. J'ai alors ressenti une piqûre dans l'intérieur de l'oreille ou derrière l'oreille, et eu l'impression qu'on m'enfonçait une tige très fine dans la tête. Évidemment, je ne pouvais

I. : Vous avez eu peur ?

J.P. P. : Même pas. Dans la mesure où je me disais que je ne pouvais rien y faire, j'ai préféré me calmer et attendre que cela se passe. Puis, je suis redevenu inconscient. Au bout d'un temps inévaluable, j'ai repris conscience. Cette fois, mon tonus musculaire était revenu. Mais j'avais les yeux fermés. Je me suis alors dit «*tu vas envoyer le bras dans un mouvement de fauchage, et si ce bonhomme est toujours là, tu l'attraperas*». Mais je n'ai même pas pu esquiver le geste. Là, ça a été très pénible. J'ai eu l'impression d'être littéralement électrocuté, et j'ai très vite basculé dans l'inconscience de nouveau. Quand je me suis réveillé, j'ai allumé. Le réveil marquait 2H50. Je me suis souvenu que Rafael

m'avait dit, la veille, qu'il partirait voir des amis à Barcelone (*les espagnols sont très couche-tard*). Il n'y avait donc personne dans la maison ce soir-là, et ma femme et moi nous nous étions couchés, à une heure parfaitement française. Ma femme s'est réveillée, quand j'ai allumé la lumière. Elle avait tout le côté gauche paralysé et ne pouvait pas bouger le bras. Mais c'est revenu assez vite.

I. : Vous avez prévenu les Fariols ?

J.P. P. : Oui, vers 11H. Mais Rafael n'a pas été très impressionné et je n'ai pas insisté. C'est typiquement le genre d'histoire à dormir debout. Quand on raconte cela, on a franchement l'air idiot, d'autant plus qu'on n'a aucune preuve à fournir. Rafael s'est contenté de prononcer son expression favorite : «*carai !*».

I. : Mais il leur est bien arrivé des choses semblables, non ?

J.P. P. : La seule affaire de contact direct, dans ce dossier Umno, dont j'ai reçu la confiance de sa bouche même, il y a 15 ans, serait celui de Hiltrud Franz, alors secrétaire de Rafael Fariols. Elle aurait bénéficié d'une assistance médicale, alors qu'elle était affectée d'une maladie très grave, un lupus. Elle aurait rencontré ces gens qui seraient venus la voir pour la tirer de ce mauvais pas, grâce à des médicaments de leur cru. Mais encore une fois, il ne s'agit que de confidences, de témoignages, sans preuve tangible. C'est cette histoire de cicatrice près du nombril, qui devait connaître l'été passé une suite étonnante et singulière. Je réalise très bien, en écrivant ces lignes, qu'il y a de quoi passer pour un illuminé, ou un fou. Mais peu m'importe. Ce sont des faits, et je ne vois pas pourquoi je n'en parlerais pas. Là où l'affaire se corse (*si non elle ne serait que de peu d'intérêt*), c'est qu'il n'y a pas qu'une cicatrice, mais deux !



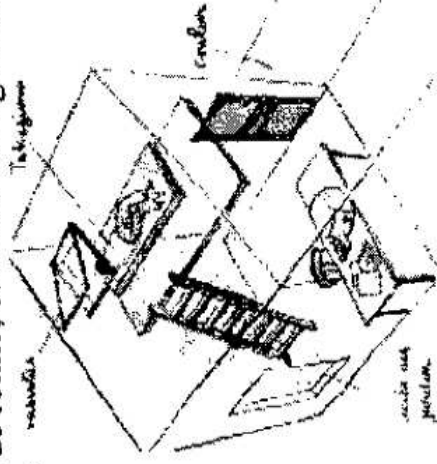
mort chez turecks -
été 1990

I. : Vous avez eu droit à une seconde cicatrice ?

J.P. P. : Non, c'est mon ami japonais Takajima qui séjourrait l'été dernier à Aix, avec sa femme et sa fille, qui y a eu droit. Je correspondais depuis 3 ans avec cet homme, qui avait lu mes livres et s'y était intéressé. Mais on ne saurait le considérer comme un «ufologue». C'est un intellectuel, professeur de français à l'université de Tokyo, remarquablement ouvert aux choses de son temps. Il passait l'année 96 en Europe, pour son année sabbatique. Il avait commencé par séjourner un mois à Paris, puis tout le mois de juillet sur la côte basque. Enfin, en août, il avait loué une maison à Aix. Nous étions début août et il venait de se remettre en contact avec moi. Soudain, il m'appela au téléphone : *«Monsieur Petit, pourriez-vous passer ? Je voudrais vous montrer quelque chose...»*. Je me rendis chez lui, et il me montra... exactement la même cicatrice

I. : Elle datait de combien de temps ?

J.P. P. : De la nuit même. Il dormait au rez-de-chaussée, dans une pièce possédant une mezzanine. Sa femme a des problèmes de santé : un décollement de rétine, et elle est obligée de passer beaucoup de temps allongée, dans l'obscurité. Il avait donc dormi seul, dans un lit situé sur la mezzanine. Le matin, il s'étonna de se réveiller vers midi. Il commença par s'apercevoir qu'il était... enfermé dans sa chambre, par le verrou intérieur. Or, il ne se rappelait pas l'avoir tiré, ce qui lui aurait semblé absurde, puisque cette porte donnait dans le couloir de la maison. Il se rendit compte alors, comme moi 7 ans plus tôt dans sa salle de bains, de cette cicatrice, absolument semblable à la mienne, sauf qu'elle était du côté droit. Même aspect filiforme et rectiligne, avec deux hématomes en demi-lune.



I. : Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

J.P. P. : On n'est guère préparé à ce genre de situation. Nous étions au mois d'août un dimanche, et je n'avais personne sous la main qui puisse l'examiner valablement. Le seul ami médecin que j'ai connu, ce chirurgien qui m'avait examiné 7 ans plus tôt, était mort entre temps. Je suggérais que nous allions aux urgences de l'hôpital d'Aix-en-Provence.

I. : Comment votre ami prit-il la chose ?

J.P. P. : Les Japonais extériorisent peu. Mais c'est un homme très posé, que j'estime beaucoup. Sa réaction se confina à une simple curiosité.

I. : Et vous avez réussi à le faire examiner par un médecin ?

J.P. P. : Nous nous dîmes : *«Si nous venons aux urgences de l'hôpital d'Aix, un dimanche, où il doit y avoir nombre de cas plus urgents, pour y faire examiner une trace qui ressemble à un coup, plus une griffure de chat, on va nous rire au nez»*. Alors je dis à mon ami japonais : *«Dites que vous avez été agressé la nuit, et que vous voudriez porter plainte»*. Ce qu'il fit. Il ressortit 20 minutes après, avec un certificat médical. *«C'est mieux que rien, conclut mon ami pragmatique. Ils m'ont aussi fait une piqûre antitétanique»*.

I. : Ensuite ?

J.P. P. : Mon ami repartit à la fin août, pour Paris, avec sa famille. Là-bas, il fit faire des examens, une radio, une échographie. Résultat : néant. Un dermatologue consulté ne constata rien de spécial, sauf que la cicatrice, deux mois et demi après, était toujours là.

I. : Vous pensez qu'on vous a posé des implants ?